

Entretien paru dans le périodique GUICLAN Infos de janvier 2016.

Anne Guillou, sociologue écrivaine

Sociologue et écrivain, Anne Guillou, née Riou, a vu le jour à Kérougay, en Guiclan en 1940. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages de sociologie, d'essais et de romans.

Quel a été ton parcours de vie, et comment t'es tu intéressée à la sociologie ?

Maintenant, les études de sociologie sont courantes, les départements de sociologie ont été créés dans toutes les grandes villes. Moi-même, j'ai créé le département de sociologie à Brest. Mais, à l'époque, dans les années 1960, on n'étudiait cette matière qu'à la Sorbonne à Paris.

Mais comment arriver à la Sorbonne, quand on sort de Kérougay ?

Je dois dire qu'il y a eu des événements très particuliers. Je n'étais pas du tout destinée à être une universitaire. A Notre Dame du Mur de Morlaix, où j'ai effectué mes études, jamais les religieuses ne nous ont parlé de l'Université. Nous étions une classe de filles sérieuses en terminale, on bûchait pas mal, car on voulait avoir le bac. On allait devenir institutrice, professeur... On allait être de bonnes filles, se marier et avoir des enfants.

Il a fallu la guerre d'Algérie, pour que le cours normal de ma vie s'interrompe. J'avais passé mon bac à l'été 1958 et, dès septembre de cette année-là, je devenais institutrice à l'école de Saint Joseph de Landivisiau. Me voilà dans une classe de CM2, avec un collègue Frère (les Frères de Ploërmel) qui enseignait dans l'autre classe de CM2. La première année d'institutrice, je suis ravie, le monde est sympathique. Dans ma classe, les quarante garçons de 11 à 14 ans ne sont pas tous disciplinés. Je n'ai aucune pédagogie, nous n'avons pas fait l'Ecole Normale ; il n'y avait pas D'IUFM (Institut universitaire de la formation des maitres), on se débrouille comme on peut, avec l'aide quand même d'un Frère qui me donne des conseils. J'ai 20 ans quand je termine la 2^e année, toujours à Saint Joseph.

C'était la plus belle année de ma vie. Je me fiançais à Raymond Messenger, de Kerlaviou, qui avait fait Saint-Cyr et était sous-lieutenant. On était très heureux et ma vie, ce serait d'être la femme d'un officier, et peut-être qu'aujourd'hui, si la guerre d'Algérie avait été moins cruelle, j'aurais peut être été, l'épouse d'un général à la retraite.

Fin août, avant le départ de Raymond en Algérie, nous avons été au cinéma voir le film « *Quand passent les cigognes* », qui raconte l'histoire d'un jeune homme qui part à la guerre et ne revient pas. C'est étonnant, car j'ai pleuré pendant tout ce film et Raymond de me dire « *C'est du cinéma, cela n'arrive pas à tous les soldats* ».

Le 13 septembre 1960, trois semaines après son départ, je dinais chez mes parents. Mr Lazennec, recteur de Guiclan, et Mr Le maire viennent m'annoncer la mort de Raymond. Le monde s'écroule, je reçois un grand coup de massue. On allait faire la rentrée scolaire. Le Directeur de l'école m'a dit de prendre du temps pour me remettre. Je me suis habillée en noir. Psychologiquement, j'ai été très affaiblie. Je suis rentrée dans une ferveur religieuse étonnante et pensais au couvent. Je m'étais fourvoyée : Puisque Dieu a voulu que mon fiancé meure, je faisais probablement fausse route.

C'est L'Abbé Lazennec, ayant pitié de moi, qui m'a incitée à reprendre les études. J'ai fini mon année scolaire comme institutrice et j'ai repris les études à la faculté de Brest. J'avais comme intention de rentrer en fac de philosophie à Rennes. Un jour, j'ai rencontré Jean Normand, de Guiclan. Il allait s'inscrire en Sociologie à Paris. Il m'a convaincue de m'orienter vers la sociologie et d'entrer dans la seule université qui l'enseignait à Paris, la Sorbonne. J'arrive à la Sorbonne, avec presque encore de la boue à mes sabots, et c'est là que je découvre un autre monde. Cela m'a passionnée. Je n'étais pas très bonne étudiante, avec si peu de culture. J'ai rencontré des filles qui avaient lu des bibliothèques entières. Tout de suite, j'ai aimé la sociologie, la psychologie sociale. J'ai pu suivre les cours de Georges Balandier, qui inaugurait, en 1962, la première chaire de sociologie africaine à la Sorbonne. Ce que j'apprenais sur l'Afrique, me ramenait à notre culture religieuse, à nos calvaires. J'avais commencé une autre vie. C'était le début d'une nouvelle trajectoire. Je suis sortie licenciée de la Sorbonne. Je me suis mariée ensuite à Yves Guillou, de Guimiliau, et nous avons eu notre fille Isabelle. Pendant le temps de nos études, nous avons été gagnés par une idéologie tiers-mondiste. Les indépendances africaines étaient récentes et nous étions un peu idéalistes. Entre 1966 et 1970, au Bénin, notre mission était d'aider les cadres africains à sortir de cet état de colonie et de sous- développement. Puis, de 1970 à 1976, nous avons vécu à Madagascar. J'étais loin de notre Bretagne. En 1976, après dix ans d'absence, je suis rentrée en France et j'ai été nommée à Nantes. En 1987, j'ai soutenu ma thèse d'État, puis je suis arrivée à Brest comme Maître de

conférences puis Professeur. En 1994 , j'ai créé le département de sociologie à la fac de Brest.

Quand as-tu commencé à écrire ?

Mon premier livre, épuisé, est sur l'Afrique. En 1982, je suis retournée quatre mois au Bénin, et j'ai écrit les résultats de mon enquête sur les femmes de ce pays, femmes travailleuses ayant beaucoup d'enfants, intitulé « Corps utile, corps fertile».

Puis, j'ai soutenu ma thèse d'État en 1987, un gros ouvrage de 850 pages, comprenant également des photos. Il m'a fallu sept années pour l'écrire. J'ai fait le parallèle entre l'évolution de la vie des femmes agricultrices de Guiclan, et celle des femmes africaines. Mon but était de montrer que le développement d'une région ou d'un pays ne profite pas tout de suite aux femmes. Il est d'abord axé sur les moyens de production, gérés par les hommes. La partie bretonne de la thèse a été publiée dans l'ouvrage : « Les femmes, la terre, l'argent »,

As-tu suivi le parcours des femmes de Guiclan que tu as rencontrées il y a une trentaine d'années lors de tes recherches ?

J'en revois certaines : elles ont vécu bien des changements. Elles ont raconté leurs expériences. Quand on fait un travail de recherche, on essaie de comprendre les personnes, mais on cherche aussi à se comprendre. En les interrogeant sur leur passé, je cherchais aussi à revenir sur le mien. J'avais effectué presque un demi-tour du monde en passant par Paris, par le Bénin et par Madagascar. J'avais quitté la Bretagne depuis longtemps. Je me suis demandé ce que les femmes de Guiclan, de ma génération, étaient devenues. Ces femmes m'ont raconté leur vie. Elles ont osé se moderniser, emprunter, améliorer leur maison, affronter leur belle-mère. Beaucoup étaient engagées dans l'action sociale. Finalement, en interpellant les personnes de ma génération, je me suis penchée aussi sur moi-même.